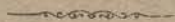


BARREAU DE PARIS



OUVRARD
LE PROCÈS D'UN FINANCIER

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS

Le 14 janvier 1933

PAR

M^o RENÉ-GEORGES WEILL

AVOCAT A LA COUR
SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^o

MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)

—
1933

BARREAU DE PARIS

OUVRARD
LE PROCÈS D'UN FINANCIER

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS

Le 14 Janvier 1933

PAR

Par M^e **RENÉ-GEORGES WEILL**

AVOCAT A LA COUR

SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'ORDRE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)

1933

BARREAU DE PARIS

OUVRARD
LE PROCÈS D'UN FINANCIER

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la Conférence des Avocats

Le 14 Janvier 1933

Par M^e **RENÉ-GEORGES WEILL**

AVOCAT A LA COUR

SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE

MONSIEUR LE GARDE DES SCEAUX,
MONSIEUR LE BATONNIER,
MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

L'Empereur abdique à Fontainebleau; en Angleterre le prétendant soigne sa goutte.

Le 12 avril 1814, Monsieur, Comte d'Artois, Lieutenant général du Royaume, reçoit, au château de Damas, à Livry, l'hommage de Talleyrand et de ses partenaires de whist — le gouvernement provisoire de la France.

Il paraît, entouré des seigneurs émigrés qui l'ont fidèlement suivi à Hartwell, en Hollande, puis à Vesoul, puis à Châlons; avec les Alliés.

De jeunes cavaliers, convoqués pour l'escorte du prince, l'accueillent, sabre au clair et plumet blanc.

Les fonctionnaires impériaux s'empressent de trahir leur maître, avec un zèle proportionné à l'éclat de leur fortune : au premier rang les maréchaux de France, les dignitaires, les ministres et les préfets.

Enfin, la foule émouvante des nobles de province, accourus pour acclamer le petit-fils d'Henri IV, — officiers de la guerre d'Amérique et de l'antique monarchie qui avaient endossé leur vieil habit à basques, pieusement enseveli pendant vingt ans d'invincible espérance.

Talleyrand, au nom du gouvernement provisoire, congratulate Monsieur. M^{me} de Noailles découpe des bouts de ruban blanc dont elle orne les boutonnières.

Dans les acclamations, le comte d'Artois ne reconnaît pas l'impérieux auteur du *Génie du Christianisme*, son soldat de Thionville, mais Chateaubriand se console et pardonne en songeant aux rigueurs de l'exil qui ont pu troubler la mémoire du Prince.

Quel est donc cet homme au visage terne et calme, devant qui Monsieur reste impassible? son esprit, dit-on, s'attache volontiers aux règles de la Finance et Napoléon avait trouvé en lui le plus scrupuleux des caissiers : c'est le baron Louis. L'Empire menace le Trésor Public, il abandonne l'Empereur : ici, ce n'est pas un dignitaire qui trahit, « c'est un comptable qui sauve son Grand Livre ».

Mais, sur un mot de l'ancien évêque d'Autun, Son Altesse se dirige vers un homme considérable par la

cordialité des saluts qu'il adresse à tous ceux qui ont joué quelque personnage dans la politique du siècle. Il a la mine naïvement satisfaite du maître de maison qui voit dans le regard de ses hôtes le contentement et la gratitude; sa dépense n'aura pas été inutile; chacun reconnaît ses mérites et vérifie l'état de sa fortune. Monsieur dit son remerciement à celui qui a préparé la réception, qui a monnayé l'enthousiasme officiel; il agrafe à la cocarde d'Ouvrard un flot de rubans blancs.

Sait-il qu'il distingue le munitionnaire du Directoire, le failli de l'Empire dont les démêlés avec Napoléon ont passionné l'Europe et compromis le crédit de la France? Mais qu'importe! l'emploi bienfaisant de l'argent peut amnistier ses origines; et puis un royaume vaut bien le sacrifice de quelque prévention. Aujourd'hui, c'est jour de fête! Sur un cheval de parade, Monsieur fait son entrée dans Paris.

*
**

Apprenti épicier, marchand de papier, importateur de denrées coloniales, banquier, fournisseur des marines de la République et du Royaume d'Espagne, munitionnaire général des armées de la Révolution, du Directoire, du Consulat, de l'Empire, financier du gouvernement provisoire, quelle carrière prodigieuse a parcourue Gabriel Ouvrard!

Il a dix-huit ans lorsque la Révolution s'annonce; il

pressent que le mouvement social développera ce besoin de supériorité et ce manque de pudeur qui poussent les hommes à répandre leurs pensées les plus intimes. La politique et le droit naturel passionnent les esprits. Ouvrard ne songe pas encore à écrire; il a choisi de s'enrichir. Il achète la production de toutes les papeteries pour une durée de deux ans, il répand le bruit d'une hausse, il revend ses marchés, il n'a rien décaissé, il a gagné son premier million.

Après cet essai de jeunesse, il saura que l'art du financier consiste à entreprendre, à tenter la chance, sans engager ses capitaux; c'est ce qu'il appelait déjà « l'importance prédominante du crédit ».

Reprenant, par ailleurs, sous une forme prosaïque, la fière maxime de son grand maître Jacques Cœur, il estima toute sa vie « qu'il n'est pas de difficulté commerciale qu'on ne puisse résoudre avec ce qui s'appelle l'intelligence des affaires ».

Le secret de sa réussite, qui lui a permis d'obtenir de l'Etat des marchés si respectueux de la fortune privée, si prodigues de la fortune publique, ce secret qui conditionne des spéculations tout à la fois si téméraires pour d'autres et si sûres pour lui, qui intervient pour le protéger à l'heure fâcheuse des revendications du pouvoir, fut son habileté à gagner la confiance des plus hauts personnages, à les convaincre de son dévouement à la Nation, à flatter leurs travers, à deviner enfin et à combler surtout leurs désirs les plus insatiables.

Aussi quelle merveilleuse époque pour un homme

avisé! les prix des métaux, des vivres, des épices suivent une marche triomphale, les assignats également, mais dans un autre sens. L'intègre Cambon propose-t-il à la Convention des solutions aussi ingénieuses que vaines, — tel ce projet de vaste loterie que ressuscite chaque crise monétaire, — les membres du Comité du Salut Public repoussent-ils les projets de stabilisation proposés par Ouvrard, — pas de banqueroute déguisée, mot d'ordre d'une Assemblée jacobine, — recourent-ils avec une hâte résignée à la planche aux assignats? tout ce désordre inspire à notre banquier en mal de dévouement une pitié hautaine : lui seul, dont une fortune précoce a marqué le génie, peut sauver les finances de la République.

En attendant que son destin s'accomplisse, il approche les hommes publics, il déplore avec eux les malheurs de la Patrie, il apprend les émissions nouvelles de papier, au moment propice il joue à la baisse; à chaque coup, il gagne au change.

Comme il est riche, donc admiré, comme il comprend l'influence des femmes dans la société, avec une libéralité persuasive de ses charmes, il fait grande figure « en la Chaumière » de M^{me} Tallien.

Qui pourrait-on opposer à un homme aussi heureux? Certes, pas ce petit général Bonaparte, aux habits râpés, que Barras protège. Barras! Voilà le personnage du siècle : quelle élégance, quelle hardiesse, et puis quelle souplesse d'esprit! Il comprend « les affaires », entre Ouvrard et lui pas de verbiage inutile, mais des réalisations, des chiffres.

Le grand Directeur peut donner à propos un renseignement si utile : la date que doit être brûlée, place Vendôme, aux clameurs d'une foule joyeuse, la planche aux assignats; prévoir dès lors une hausse sur le papier-monnaie n'est-ce pas souci légitime de gouvernant et profit de métier?

Les progrès fabuleux de sa fortune n'apaisent pas Ouvrard : sa fièvre de joueur, son désir de puissance le poussent vers de nouvelles spéculations.

Quelques entretiens avec Barras, un somptueux hôtel de la rue de Babylone que daigne accepter la plus exigeante des maîtresses du Directeur, M^{me} Tallien, à cette heure critique de son règne où nombre d'admirateurs désertent le salon de leur souveraine, pour les charmes de M^{me} Recamier, et le financier, si judicieusement prodigue, est munitionnaire général de la Marine. L'amiral Bruix rallie à Brest la flotte espagnole. Le monopole des subsistances n'est pas affermé? Il est donc pour Ouvrard. Pourquoi ajouter qu'il traite sur la base des prix des armées en campagne et que, perpétuant les traditions de l'invincible Armada, les navires quittèrent Brest pour retrouver les côtes d'Espagne et non pour aborder les escadres anglaises.

Bernadotte se marie : ministre depuis peu, il est encore gêné; Ouvrard lui apporte ses félicitations et une dot. N'est-il pas équitable qu'il accorde à un tel dévouement la ferme des vivres de l'armée d'Italie?

Les armées combattent, la société s'amuse : entretenir

un optimisme nécessaire, fêter dignement des victoires, n'est-ce pas œuvre de patriote? Un financier ne peut repousser un devoir aussi impérieux : amuser, avoir table ouverte, ce sont charges de l'emploi.

Le château du Raincy offre aux généraux, aux hommes d'Etat, à tous les puissants du jour, l'hospitalité la plus fastueuse. Pourtant chez le maître de maison, pas de vanité de parvenu; son ambition est sans limites. Tout au plus ressent-il quelque fierté du « beau monde » que ses fêtes attirent. Parlant avec complaisance de l'amitié que lui témoignent un Decrès, un Berthier, un Talleyrand, qui avaient chacun au château la jouissance d'un pavillon, il aime à dire : « Le Raincy a pour portiers trois ministres d'Etat. »

Fouquet, grand seigneur, préside aux splendeurs de Vaux. Au Raincy, Ouvrard ne paraît pas; à peine peut-on l'entrevoir à l'embrasure d'une fenêtre, contemplant d'un sourire sceptique tous ces uniformes qui tournoient.

Entasser des richesses ne saurait contenter une âme impétueuse : être le guide écouté du Consul à vie, le restaurateur du Trésor Public, se voir comblé d'honneur, diriger en dictateur les échanges et les émissions, voilà le destin promis à un génie de la finance!

Il emploiera toutes ses séductions à convaincre le dispensateur des faveurs et des dignités, mais Bonaparte méprise tous ces spéculateurs dont il dénonce avec violence les dilapidations et les concussions : « Si j'avais un mois de temps, il n'y en a pas un qui ne pût être fusillé! »

En vain propose-t-il, au lendemain de Brumaire, une avancée de douze millions : il essuie un refus; en vain use-t-il de menace et réclame-t-il le remboursement immédiat d'un prêt de dix millions consenti au complaisant Barras : le Consul prescrit la révision des marchés de la Marine; il ordonne son arrestation! Heureusement, Cambacérès a épuisé sa science de jurisconsulte dans des consultations orales et notre financier prévoyant est en liberté provisoire. En vain il subventionne le salon de M^{me} de Montesson, hier épouse morgantique du duc d'Orléans, aujourd'hui agent de liaison officiel entre l'ancienne noblesse et la société consulaire.

En vain veut-il rénover un Trésor épuisé, en captant les capitaux oisifs par de vastes emprunts : Bonaparte, digne fils de M^{me} Lætitia, ne veut contracter aucune dette. Il repousse toutes ces avances et se fait menaçant.

Mais les campagnes sauvent le munitionnaire général; comme une servitude des victoires, elles imposent ses services : il contrôle le marché des blés, il détient les chariots à vivres; comment échapper à son exorbitant monopole?

Tenir entre ses mains l'existence d'une armée, le sort d'une guerre, n'endort pas son rêve de grandeur souveraine.

L'Europe, éperdue, recherche vainement le métal qui s'enfuit. Lui, songe aux piastres du Mexique, à l'or du Pérou, aux richesses d'Amérique.

Barbé-Marbois, ministre incapable, pas même malhonnête, défaille à chaque échéance. La caisse est vide,

et l'Empereur, depuis Vienne, exige la solde des grenadiers.

Situation désespérée! Le sauveur est tout proche! Barbé reçoit non pas un créancier qui exige son dû, mais un patriote, qui offre cinquante puis cent millions à son pays dans la détresse; il ne demande qu'une garantie : les obligations des receveurs généraux — l'impôt foncier du lendemain.

Evidemment l'intérêt stipulé sera très supérieur au taux d'escompte de la Banque de France, mais le ministre ignorait qu'ainsi gagée la Banque eût consenti l'avance; peut-être n'eût-il pas voulu que les finances de l'Etat dépendissent du bon vouloir des régents : mesurons à notre étonnement l'évolution des mœurs.

Un Comité d'hommes-liges groupés autour d'Ouvrard — la Compagnie des Négociants réunis — va gérer le Trésor public : elle fournit les fonds nécessaires, dispose comme elle l'entend des obligations des receveurs. Pourquoi de vaines inquiétudes? Les Amériques regorgent d'or.

Missionnaire de l'Empire, l'audacieux est à Madrid : il vient présider à l'exploitation des immenses ressources des colonies espagnoles; il séduit par ses libéralités tous ces seigneurs magnifiques; il s'attache par la promesse d'un sceptre la faveur de Godoï, prince de la Paix, premier ministre puisqu'amant de la Reine, il attire vers son mirage tous ces lointains neveux de Don Quichotte, il les grise de ses chimères.

Et Charles IV d'apposer sa signature — Moi, le Roi —

sur cet acte étrange : une société entre lui, le Roi, et Ouvrard, pour extraire l'or et l'argent d'Amérique, et pour jouir, sous pavillon neutre, du monopole du commerce avec les colonies espagnoles : partage équitable des bénéfices entre les deux associés; tous les frais et risques seront à la charge de Sa Majesté catholique.

Déjà notre prospecteur se voyait en Castille ministre des Finances; hélas! il faut rentrer. Des rumeurs inquiétantes circulent dans Paris. « Il a vidé le Trésor des obligations des receveurs » — et les agioteurs s'agitent. « Il a passé au Trésor des valeurs illusoires, des traites espagnoles vouées au protêt » — et les porteurs de billets s'affolent. — « Leur gage? les richesses d'Amérique? Mais les frégates anglaises règnent souveraines sur les mers et Trafalgar est un souvenir douloureux. »

Alors les demandes de remboursement affluent, l'émeute gronde aux portes de la Banque.

L'Empereur examine les comptes : stupeur! fureur!

Mais le crédit de l'Etat interdit le scandale. Il se contente d'exiger la restitution de 141 millions.

Pourquoi protester? Napoléon est injuste, violent, les fossés de Vincennes sont proches. Il ne dit mot et ne paie pas. La faillite et la famille sont deux institutions si commodes pour organiser son insolvabilité, l'Angleterre un pays si accueillant aux capitaux exilés.

Mais une signature représentait alors une mystique; sa sanction : Sainte-Pélagie, prison pour dettes.

Par décret de Schoenbrunn, Ouvrard est arrêté : qu'importe! ses biens en sûreté, il fait volontiers le sacri-

fice de sa liberté. Prévoyant qu'il passerait, comme il dit, « un long bail avec sa nouvelle demeure », il l'aménage avec splendeur. Des matinées artistiques attirent un auditoire fidèle : M^{lle} Georges joue des proverbes; Turcaret est banni des programmes; Talma exalte — en vain — la clémence d'Auguste.

Mais contre les rigueurs d'une détention prolongée, la santé d'un banquier se rebelle, — les médecins l'affirment; et prisonnier sur parole, Ouvrard se retire au Raincy.

Soudain, plus d'entraves! les Alliés en France, le Tyran abattu, Talleyrand au pouvoir!

Le 12 avril 1814, à Livry, au château de Damas, il salue en Monsieur, frère de son roi, l'espoir de spéculations fabuleuses, la renaissance de son ambition trahie, la restauration de ses rêves.

*

**

La situation est tragique. Les Alliés, modérés avant les Cent Jours par la surprise d'une victoire qui avait intimidé leur inaccoutumance, laissent sévir leur soldatesque dans le triomphe de Waterloo.

Avec les embarras hérités de l'Empire, huit cent mille envahisseurs à la charge du budget, l'assurance d'une occupation militaire pendant cinq ans, un tribut de sept cents millions, quel fardeau pour un pays épuisé par les guerres, dont les changements de régime n'impliquent

pas une banqueroute et qui croit encore à l'autorité d'un traité.

La récolte est perdue; les impôts rentrent mal; le Trésor est vide; les expédients sont impuissants, les moratoires inconnus; les timorés échouent; les audacieux peuvent réussir : c'est l'heure d'une révolution financière.

Sera-ce enfin l'œuvre d'Ouvrard? Devra-t-il se heurter encore aux formules périmées? Un siècle après son échec, Law paralyse les commis aux Finances : le papier c'est l'agiotage. Durant quinze ans, *le Moniteur* annonça chaque jour la perte de l'Angleterre : la dette, c'est la ruine. Les nouveaux élus arrivent à Paris et les Préfets ont nommé des gentilshommes ruraux, fanatiques et bornés : la seule richesse, c'est la terre.

Ouvrard évoque sa naissance à la vie des affaires : c'est sa foi dans son crédit qui assura son envol. Songe-t-il à sa première intervention dans un club jacobin? Il proclame sa foi dans le Crédit public.

A travers tant d'événements, tant de guerres, tant de bouleversements, tour à tour favori et vaincu de la fortune, affairiste sans scrupule, chercheur d'or chimérique, il réalise l'unité d'une vie aux aspects si contradictoires par une croyance, une mystique : le crédit est le trésor des empires; seul un vaste emprunt peut sauver la France; « c'est un malheur qu'un grand Etat ne doive pas deux cents ou trois cents millions de rentes », « l'impôt tue et la dette vivifie ».

Ouvrard prêche la croisade de l'emprunt, il se rend chez le Premier Ministre.

Le prince de Talleyrand-Périgord demeurait pour tous le plus indéchiffrable des hommes. Ouvrard qui assistait à sa toilette, durant trois longues heures de la matinée, en l'hôtel de la rue Saint-Florentin, recueillant ses bons mots entre un valet de chambre et l'ambassadeur de Russie, connaissait tout au moins sa passion pour l'argent. Tant de spéculations les avaient réunis!

Le grand politique fut vite séduit par la subtilité de l'audacieux financier. Napoléon les avait confondus dans le même mépris; ils avaient voué à l'Empereur une haine commune.

Parce qu'ils dédaignaient les enseignements d'un conformisme traditionnel, on les disait volontiers « sans principes » : ils eussent répondu qu'ils ne ramassaient pas ceux des autres. D'ailleurs ils admiraient trop leur opinion en toutes choses pour s'inquiéter de l'opinion d'autrui : contraire à la leur? erronée; semblable? elle était plagiaire.

Dans les Congrès, comme en affaires, ils se méfient de leur premier mouvement, d'abord parce qu'il engage, ensuite parce qu'il est bon. Ils se montrent ouverts, tout en étant impénétrables; ils savent que la parole n'a été donnée à l'homme que pour déguiser sa pensée. Ils ont le secret de ces trames où vient s'étrangler l'adversaire.

Ils ignorent les convictions; ils leur préfèrent les

idées. Ils veulent plaire pour durer. Ils aiment la bonne chère, le luxe, les plaisirs : leurs jouissances servent leurs ambitions. S'ils ont des défaillances de caractère, chez le diplomate le bon sens ne faiblit jamais. Avec la constance du politicien, il apporte au Pouvoir la désinvolture d'un grand seigneur et la fantaisie d'un artiste.

Les finances de l'Etat importunent le Prince; il envoie son protégé chez son commis.

Le baron Louis était bourgeois avec une impitoyable perfection. Il prône la liberté; il déplore le désordre. Conservateur et libéral, il s'efforce aux transactions. Il s'indigne des supériorités sociales; il s'attache aux hiérarchies mondaines. Il tolère les exactions sur les personnes; il est intransigeant sur la sécurité des biens. Prêtre sans conviction et « Janséniste de la politique », conspirateur d'occasion et parlementaire sans éclat, ministre consciencieux, il a servi tous les régimes avec méthode et probité.

Cet homme pondéré, scrupuleux, méprisait l'aventureux personnage. Evoquant les conflits douloureux, soulevés par les portefeuilles égarés sur un bureau ministériel par une main trop distraite, il avait coutume de dire : « Personne n'est assez fort pour recevoir impunément Ouvrard, pas même moi. »

Louis, qui dans quelques années saura si bien chercher l'argent où il se trouve, ne peut pour le moment que le prendre où il est : il pare aux besoins immédiats, il lève un emprunt forcé. Il n'a pas foi dans le crédit de son

pays : en France, la misère, l'hostilité à l'étranger : « La France ne trouvera pas un petit écu sur aucune place de l'Europe »; Laffitte lui-même l'a proclamé! A quoi bon la démarche d'un intrigant? Avec l'obstination du Lorrain et la fureur de la vertu, il refuse d'entendre le missionnaire de l'emprunt.

L'ostracisme de Louis ne décourage pas Ouvrard : déjà le Roi congédie ses ministres; il doit convaincre leurs successeurs.

Le duc de Richelieu inaugurerait la politique du sentiment. Il ressent tous les maux dont gémit sa patrie; il proclame son désir de bien faire : on loue la délicatesse de son esprit et la richesse de son vocabulaire; on déplore des scrupules qui paralysent ses efforts.

Comme moyens de gouvernement : sa loyauté et sa bonne volonté en gage à des parlementaires qu'il dépeint « extravagants » — les bons — et les méchants « atroces », une âme sensible et sa candeur pour négocier dans les Congrès.

Ce paladin, premier ministre malgré lui, attend le miracle qui le sauvera de sa détresse.

Avec quelle assurance, quelle habileté, quelle flamme, Ouvrard peint à ses yeux étonnés le tableau d'une France régénérée par l'emprunt. A-t-il à faire à un illuminé? Doit-il s'émerveiller? Troublé, incertain, il hésite encore. Cet accent de probité le touche, cet optimisme raisonné le gagne; déjà il est conquis. La confiance, voilà le nouveau mythe; il faut que la confiance renaisse!

Existe-t-il caution plus sûre pour un bourgeois de Paris que l'habileté d'un banquier de Londres? Si l'un consent à l'emprunt : « bon placement », dira l'autre; l'émission sera assurée du succès. Avec le pathétique du désespoir, Richelieu brave les risées de la Bourse, les sarcasmes des *Débats*, l'hostilité de ses collègues. Mais Wellington approuve, les banquiers anglais consentent. Enfin la confiance est née!

Rassurés, négociants, bourgeois, paysans, ont le geste patriotique avantageux. On se bat pour prêter son argent. La France rétablit son crédit, paie son tribut de guerre, libère son territoire. Le baron Louis peut restaurer ses finances.

Ah! Messieurs! saluons en Ouvrard le financier — l'ultime de sa lignée — qui ayant pressenti la prodigieuse puissance de l'épargne, ne l'a pas associée à ses folies et à sa chimère, qui ne désespéra pas des destinées de son pays, qui sut être, en des jours de détresse, celui qui rassemble les énergies, dissipe les faiblesses, fait jaillir les sources taries!

*
**

L'allégresse est générale, le budget florissant, les caisses regorgent d'or, la presse chante la douceur de vivre, Villèle annonce le règne de la prospérité : Messieurs, quelle imprudence!

Les Alliés n'avaient songé qu'au principal; ils exigent

les accessoires. Un principicule allemand veut la solde de quatre mille reîtres envoyés par son lointain ancêtre au service d'Henri IV. Les émigrés s'agitent et parlent d'indemnités; les contribuables espèrent des impôts dégrevés : c'est la ruée vers le Trésor.

Ouvrard est peu sensible à la fortune d'autrui : la sienne était assez considérable pour retenir sa sollicitude. S'il goûtait l'honneur d'avoir vu agréer sa fille et la plus belle dot de Paris par le cousin de Richelieu, le général comte de Rochecouart, en revanche, quelle amertume que de se voir exclu des prébendes et des dignités! C'est son ingénieuse audace qui a rallumé le crédit! Louis, puis Villèle, l'écartent avec dédain : Laffitte à Paris, Rothschild à Londres, jouent les banquiers officiels, les ministres officieux. L'indulgence accueillait ses faiblesses; on ne lui pardonne pas ses services. Et quel homme au pouvoir proclamerait une perspicacité qui serait l'aveu de son erreur?

Désabusé, Ouvrard renonce à la politique. Bonaparte avait méconnu ses talents; la Restauration le paie d'ingratitude; la puissance s'éloigne sitôt qu'il l'entrevoit. Les affaires ignorent ces passions et ces injustices. Il n'échappera plus aux servitudes de sa destinée.

Cependant à Vérone, Chateaubriand, songeant dans les allées de mosaïque du Jardin Giusti à « Pélage, au Cid de Burgos et au Cid d'Andalousie, au Chevalier de la Manche et à ses lions, à Gil Blas et à l'Archevêque » impose le coup de main de dynastie qu'il entrevoit

comme une résurrection politique de la France. L'Espagne bouleversée, Ferdinand VII prisonnier des Cortès, le Prince des Asturies décrété d'accusation, Riego au triomphe insolent, le libéralisme exalté, la religion bafouée; c'est la Révolution qui gronde!

Les Bourbons de France doivent sauver les Bourbons d'Espagne; l'armée de la légitimité, rassemblée sur la Bidassoa, attend du duc d'Angoulême le signal qui la portera sur le Tage.

Mais quelles inquiétudes agitent les maréchaux, quelle consternation abat le chef improvisé, quelles rumeurs circulent qu'exploite le carbonarisme agonisant? Point de vivres, point de fourrages, pas un cheval, pas un caisson, pas une voiture : les entrepôts de Bayonne sont vides; l'Intendance n'a prévu qu'un cordon sanitaire et c'est une invasion qui se prépare! Le dénuement, le désordre, la rébellion menacent de leurs ravages les soldats désœuvrés; les ennemis du régime parlent d'insurrection!

Par un hasard providentiel, Ouvrard se trouve à Bayonne. L'affolement atteint son paroxysme : le voici au quartier général; il ne songe certes pas aux affaires, mais n'est-il pas courtois de visiter son gendre?

Le munitionnaire au camp! c'est le sauveur prédestiné! Déjà le Prince le convoque, le prie de se charger du service des armées. « Je n'y étais pas préparé », répondit-il avec l'humilité du dévouement. Et Son Altesse d'approuver un contrat donnant droit au plus indispensable des hommes de prendre toutes les fournitures dans

les magasins de la guerre, et obligeant l'Etat à lui verser dans les cinq premiers jours du mois les onze douzièmes de la dépense présumée.

Le nouveau « Lycurgue » va enfin « relever les autels et délivrer un roi captif » : cent mille hommes de guerre ont franchi la Bidassoa. Ils rencontrent quelques troupes espagnoles pour constater leur soudain évanouissement. Ils campent à Tolosa, sur le champ de bataille où Castillans et Aragonais disputèrent aux Maures la conquête de la Péninsule.

Ouvrard convoque les autorités, les prêtres, les notables; il dit la nécessité de nourrir l'armée, le danger des réquisitions et du pillage; il veut acheter vivres, chevaux, voitures : tout sera payé comptant à dix fois sa valeur et il puise à pleines mains dans des amas d'écus. Le lendemain, à l'aube, les montagnards des provinces basques descendent sur Tolosa pour acclamer le Roi absolu et recueillir la manne céleste. Dès lors, de Vittoria à Valladolid, de Ségovia à Madrid, l'armée passe entre une double haie de fournisseurs improvisés : marchands, paysans, trafiquants, peuple ignorant dont la misère éteint la traditionnelle fierté!

Le ravitaillement assuré, estimant que la moralité est l'excuse des timorés, annonçant par ailleurs le rôle ostentateur de l'or dans l'économie moderne, Ouvrard étale ses lingots et remet du papier. Le payeur paraît avec un retard calculé, discute âprement les prix acceptés, menace ces fripons qui pressurent l'armée, décrète la conversion des mandats et rançonne sans pitié.

Le munitionnaire devint vite le stratège de cette promenade militaire; l'imprenable Cadix résista moins aux boulets qu'à la grâce corruptrice. Et aux cris de « Vive la Sainte Inquisition », Ferdinand rentre à Madrid suivi de son conseiller aux finances.

Vingt ans écoulés depuis les jours qu'il vécut sur cette terre d'Espagne son rêve d'alchimiste, vingt ans qu'il négocia avec le plus insatiable des ministres le plus fabuleux des empires, vingt ans que l'ancien jacobin, — habit de cour et jabot de dentelle, perruque poudrée cachant les cheveux à la Titus, — baisa la main de Charles IV, vingt ans que Nelson anéantit à Trafalgar les frégates qui dans le sillage des galions et des caravelles, devaient ressusciter les richesses d'outre-mer.

Vingt ans sont abolis : déjà Ouvrard, installé au palais d'Abrantès, fait revivre les splendeurs du château du Raincy et proportionne ses prodigalités aux vicissitudes de son existence; déjà il conquiert la faveur du duc de l'Infantado, déjà il ébauche un emprunt et il entrevoit de gérer les finances espagnoles.

Enfin il domine, enfin il commande, enfin il est un homme d'Etat. Soudain, quelle déchéance! accusé de forfaiture, expulsé d'Espagne, il n'est plus qu'un homme d'affaires sous la garde du grand prévôt.

A Paris, l'opinion publique est inquiète, irritée : elle veut savoir; la Chambre exige des clartés qu'elle redoute; la Presse annonce des révélations, le Gouvernement veut l'apaiser, — rien n'est plus cher que le silence, — mais

il est entraîné; alors il surenchérit. On parle de ministres compromis et de généraux achetés. On prononce des noms; on échange des otages, Benjamin Constant attaque; Villèle ne peut reculer. C'est le scandale! Une commission d'enquête est votée d'enthousiasme!

Une indignation si spontanée, un zèle si méritoire exigent un exemple. Comme il faut flétrir des mœurs dissolues, des prévarications destructrices d'un régime, Intendants, Chef d'Etat-Major, Pairs de France, aucun ne doit échapper à la vindicte de l'honnêteté qui se révolte! Mais comment arrêter les Intendants sans jeter la suspicion sur tout l'Etat-Major, comment inculper les généraux sans ternir — pensée impie — la gloire de leur chef suprême, le duc d'Angoulême, — lui dont le nom ne doit retentir « que dans des chants de clémence et de victoire »?

Un seul coupable demeurerait : celui qu'on flatte, mais qu'on méprise, celui dont on accepte les largesses en jalosant la fortune, celui qui pour la foule incarne « le profiteur de guerre ».

Dans une cellule de la Conciergerie, Ouvrard médite sans amertume; aux côtés de Barras, malgré Bonaparte, il fut vraiment dans la folie de Thermidor, dans la fièvre des batailles, le financier d'une époque; ne s'arrêtant pas aux scrupules, mais allant droit au but, animateur, conquérant. Et voici qu'un mot inconcevable, le pourchasse : « Corruption! corruption! » c'est la clameur qui le pousse vers ses inquisiteurs.

La Commission d'enquête est assemblée; le duc de

Bellune préside : « Pourquoi a-t-on dissimulé les vivres de Bayonne, pour simuler le dénuement? » — « Votre présentation au Prince, une manœuvre habile! » — « Enfin! combien avez-vous dilapidé? est-ce cinquante, est-ce cent millions que vous coûtez au Trésor? »

A ces griefs, Ouvrard répond avec une courtoisie attristée; il défendra contre ces politiciens, avides de scandaleuses révélations, « ce qu'il y a de plus sacré, la parole d'un Fils de France, héritier du Trône »; il gardera — soyez-en sûrs — le secret de ses libéralités, ce secret professionnel que les banquiers traqués se transmettent de siècle en siècle.

Et la Commission, communiquant le dossier à la Cour Royale, la Cour Royale se récusant pour la Cour des Pairs, la Cour des Pairs se désistant pour le Tribunal correctionnel, la formidable affaire vient y échouer sous la modeste prévention de « tentative de corruption ».

De quelles railleries Berryer ne poursuit-il pas cette accusation « tombée dans un tel état de faiblesse, qu'on semble n'élever la voix que pour excuser son existence » et pour justifier deux années de détention! Aucune conscience n'était à vendre : le procureur l'affirme; et le Tribunal d'acquitter un corrupteur sans emploi.

Un jugement déferent ne peut que renforcer une réputation d'habile homme; et quelques ans plus tard, à la prière de M^{me} du Cayla, Ouvrard ira négocier à La Haye, dans une taverne de Téniers, l'acquisition du bel Hector de Lucchesi-Palli, époux clandestin de la duchesse de

Berry et père providentiel pour l'infortune de la Maison de France!

Mais qu'importe le mariage sicilien! qu'importe le jugement! Une société nouvelle accède, triomphante, au pouvoir : Ouvrard n'est pas son financier. Encore quelques illusions déjà envolées, encore quelques sursauts d'énergie! Avant sa mort obscure à Londres, sa fortune compromise, son prestige ruiné, il aura vidé l'amertume des ambitions trahies et des renoncements.

★
★★

L'ère de la bourgeoisie commence. Un Roi symbolise son règne. La stabilité succède à l'histoire.

Mais l'usine remplace la fabrique; la vapeur arrête le fouet des postillons; la machine épuise les capitaux; la société anonyme va naître; les affaires, désormais, menacent l'argent des autres.

La révolution économique contre l'ordre social : un monde comme enjeu; la finance pour arbitre. Après les aventuriers, c'est le temps des barons; la bourgeoisie est sauve! La grande banque de famille pose ses assises orgueilleuses, conseillère des Princes, dominatrice des foules; Rothschild se perpétue et c'est en dynastie.

Mais si Ouvrard demeure un de ces financiers qu'a retenus l'histoire, ce n'est pas parce qu'il fut un manieur d'argent; ce n'est ni pour l'audace de ses spéculations, ni pour le faste de ses richesses, même pas pour ses

systemes, même pas pour ses procès. Non! c'est l'utopie qui crée le financier.

Argonautes intrépides voguant avec Jason vers la Toison d'Or, compagnons de Colomb recherchant un lingot et découvrant un monde, conquérants magnifiques venant relever « la nécropole d'or des Princes de Zénu », et Jacques Cœur armant ses caravelles pour les ports de l'Égypte, et Fouquet ressuscitant, de la pointe de Belle-Ile, par l'ardeur du désir, la puissance de l'or qui dort aux Amériques, et Law, à travers le papier qui court, peuplant le Mississipi de richesses séculaires, Ouvrard, enfin, hanté par l'or des Amériques, tous pêcheurs d'ombres, bâtissant pour un rêve qui s'écroule — passion d'insatisfaits, dominatrice, cruelle, peut-être vengeresse... Et si vous devez juger les marchands d'illusions que sont ces financiers, sachez, Messieurs, que Bonaparte dénonça un fripon... que Lamartine chanta un poète en celui qui ne sut vivre sans excès et sans faiblesses, sans tumulte et sans chimère.

TYP. FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
PARIS - 1938